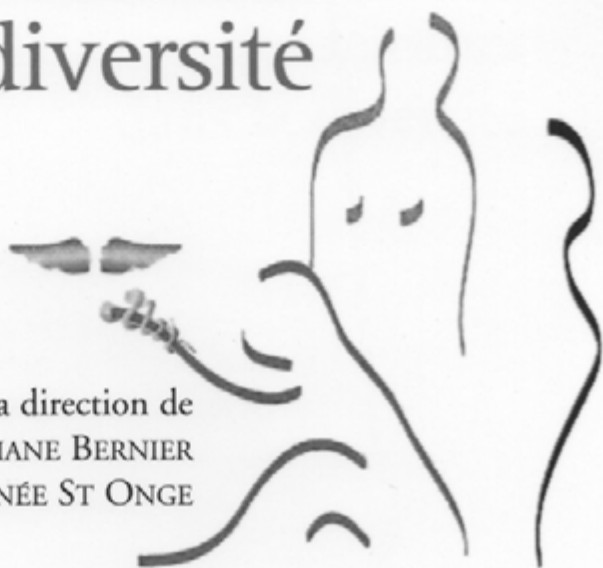


# Penser la santé des femmes dans la diversité

sous la direction de  
CHRISTIANE BERNIER  
et RENÉE ST ONGE



Prise  
de parole  
AGORA

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Penser la santé des femmes dans la diversité / sous la direction de  
Christiane Bernier et Renée St Onge.

Textes présentés lors d'un colloque tenu à Sudbury, Ont., du 22 au 24 oct. 2004.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 13 : 978-2-89423-198-Z

ISBN 10 : 2-89423-198-9

1. Femmes-Santé et hygiène-Congrès. 2. Femmes issues des minorités-Santé et hygiène-Congrès. 3. Femmes-Santé, Services de-Congrès. 4. Aidants naturels-Congrès. 5. Attitudes à l'égard de la santé-Congrès. 6. Femmes-Santé et hygiène-Ontario-Congrès. I. Bernier, Christiane, 1949- II. St Onge, Renée, 1975-

RA564.85.P46 2006

362.1082

C2006-901881-2

En distribution au Québec : DIFFUSION PROLOGUE • 1650, boul. Lionel-Bertrand  
Boisbriand (QC) J7H 1N7 • 450-434-0306



Ancrées dans le Nouvel-Ontario, les Éditions Prise de parole appuient les auteurs et les créateurs d'expression et de culture françaises au Canada, en privilégiant des œuvres de facture contemporaine.

La maison d'édition remercie le Conseil des Arts de l'Ontario, le Conseil des Arts du Canada, le Patrimoine canadien (Programme d'appui aux langues officielles et Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition) et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.

La collection « Agora » publie des études savantes en sciences humaines sur la francophonie, en privilégiant une perspective canadienne.

Conception graphique et mise en pages : Olivier Lasser

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada.

Copyright © Ottawa, 2006

Éditions Prise de parole

C.P. 550, Sudbury (Ontario) Canada P3E 4R2

<http://pdp.recf.ca>

ISBN 2-89423-198-9

# LES ATTITUDES DES FEMMES ET DES HOMMES À L'ÉGARD DE LEUR SANTÉ : VERS UNE ANALYSE MULTICONTEXUELLE

RACHID BAGAOUÏ ET SIMON LAFLAMME  
Département de Sociologie  
Université Laurentienne

## INTRODUCTION

Depuis deux siècles environ, la société a fait du travail le centre de notre vie sociale et cette centralité du travail est restée et reste ce par quoi on interprète la vie de chacun (Meda, 1998). Malgré la précarité de l'emploi, les problèmes de santé qui lui sont associés et l'insécurité liée aux transformations du marché du travail, la vie hors travail se bâtit pourtant encore sur la représentation que l'on a de sa place comme travailleur. Par exemple, peut-on considérer la question sous l'angle du refus de travailler sans provoquer d'emblée la réprobation générale?

Du moment où on en vient à tout dire de la réalité à partir d'un seul paramètre, si important soit-il, et qu'on l'isole des autres dynamiques sociales, les clichés fusent. On pensera : les gens heureux au travail sont forcément heureux dans leur famille; les gens autonomes au travail sont autonomes dans la vie en général. À l'inverse, les personnes qui semblent avoir moins de liberté dans leur métier ou leur profession, et qui sont donc plus susceptibles de subir les conséquences néfastes de cette absence d'autonomie — par exemple les femmes, les jeunes et les groupes les moins

instruits —, on les imagine moins heureuses dans les autres aspects de leur vie. Ce transfert ou cette extrapolation d'un domaine particulier aux autres est commun (Clot, 1995; Bourbonnais *et al.*, 1995; Chatzis, 1999).

Il en va de même dans le domaine de la santé. Ainsi, faut-il vraiment admettre cette équation, somme toute courante au cœur de nos représentations, voulant que plus une personne est en bonne santé, alors plus cela signifie que son alimentation et son mode de vie sont sains et que plus elle a le contrôle sur sa vie personnelle, familiale ou même professionnelle? Et inversement?

Sur le plan sociologique, cette représentation du monde est très discutable. En fait, la réalité est beaucoup plus hétérogène qu'on ne le croit généralement. Beaucoup de personnes choisissent d'échapper au salariat ou de moins travailler pour reconquérir du temps de qualité dans leur vie. Des études (Clot, 1995; Chatzis, 1999) remarquent qu'autonomie au travail ne rime pas toujours avec satisfaction. L'accent qui est mis aujourd'hui sur l'autonomie au travail pousse le salarié à se sentir responsable de lui-même et des autres, ce qui peut entraîner plus de pression, plus de stress et provoquer des problèmes de santé (Perilleux, 2001; Boltanski et Chapello, 1991; Senett, 2000). La réduction de la hiérarchie, par exemple, porte des employés à l'autocontrôle, leur donne le pouvoir de prévoir leurs comportements, leurs actions, de se donner à eux-mêmes des objectifs. L'enrichissement des tâches pousse l'individu à apprendre davantage, à connaître différentes composantes du travail et la participation aux décisions oblige l'employé à avoir son mot à dire sur les choses, à faire des propositions sur le contenu ou l'organisation du travail (Borzeix et Linhart, 1988). Mais tout cela peut avoir des conséquences néfastes pour les employés. Le lien entre vie au travail et vie hors travail peut être positif aussi bien que négatif (Bagaoui, 1999).

La question est socialement pertinente et mérite que l'on s'y attarde, même s'il est impossible de la résoudre en une seule recherche. Nous avons choisi de l'aborder en mettant en lien avec d'autres aspects de leur vie sociale les déclarations de femmes et d'hommes à l'égard de leur santé, dans le but de vérifier les asser-

tions présentées plus haut. Notre attention se porte sur les relations entre le travail, la santé, la dimension psychologique et la vie familiale.

Les études sont d'avis que les hommes et les femmes n'ont pas toujours le même rapport à la santé (Kniebichler et Fouquet, 1983). Il y aurait en quelque sorte un modèle *genré* de santé (Fraise, 1998). Nous croyons cependant que ces différences dans les attitudes s'estompent lorsqu'on étudie les positions des femmes et des hommes de façon plus large et plus complexe, c'est-à-dire à propos de différents aspects de leur vie. Le caractère non congruent des comportements et des opinions devient évident et, donc, ce qui est proche s'éloigne et ce qui est éloigné se rapproche.

Comme hypothèses, nous posons qu'il n'y a pas un lien automatique entre une bonne santé et l'autonomie au travail, entre le stress et un mauvais état psychique, entre un travail répétitif et une mauvaise alimentation. Et que si ce lien existe bel et bien, il n'empêche pas des événements paradoxaux. Les femmes se ressemblent et se différencient entre elles; les hommes se ressemblent et se différencient entre eux; les hommes et les femmes se ressemblent et se différencient également sur ces questions.

## MÉTHODOLOGIE

Pour vérifier ces hypothèses, nous avons élaboré un questionnaire. Ce questionnaire comporte quatre ensembles de questions qui sont souvent disséminées à travers les pages et que nous regroupons pour les fins d'analyse. Un premier ensemble permet d'obtenir des informations d'ordre sociodémographique (âge, sexe, occupation, situation familiale...). Un deuxième s'intéresse à la manière dont chaque individu se sent dans son travail et au type d'activité auquel il s'adonne (vie au travail). Un troisième se penche sur le rapport entre le travail et la famille tel qu'il est vécu par chacun (vie familiale). Un quatrième porte sur la santé, physique et psychique, sur la perception qu'on a de sa personne physique, sur les habitudes alimentaires, sur l'exercice physique et sur la consommation d'alcool et de tabac (comportements et santé psychique).

On a fait circuler ce questionnaire dans la région de Sudbury au cours du printemps 2004. Une quarantaine d'individus ont eu pour tâche de le distribuer dans leur environnement auprès de personnes âgées d'au moins 15 ans et travaillant à plein temps; chacun de ces individus devait veiller à ce que soient remplis au moins une quinzaine de questionnaires. Au terme de la démarche, nous avons obtenu un échantillon de 778 répondants, dont l'âge moyen est de 40 ans ( $s = 11,37$ ) et parmi lesquels on dénombre 58,7 % de femmes.

Pour faciliter l'analyse, nous avons, dans certains cas, fusionné plusieurs variables; cependant, il n'a pas été possible de procéder à des réductions statistiques à la suite des analyses de facteurs; chaque fois que nous avons tenté de le faire, la variance expliquée par l'ensemble des facteurs retenus était trop faible pour justifier une substitution des variables par les facteurs. Cependant, nous avons combiné des séries de variables cardinales en nous laissant guider par des raisons aussi bien statistiques que théoriques. Cela a été possible, notamment, pour les échelles de Likert, qui sont toutes à six niveaux<sup>1</sup>. Nous n'avons procédé à des fusionnements qu'à l'intérieur des logiques sémantiques, celle, par exemple, de l'assentiment (lorsque la personne est en accord avec l'énoncé), et nous nous sommes assurés que les valeurs allaient toujours dans le même sens, quitte à les recoder si tel n'était pas le cas. Nous n'avons jamais combiné ces logiques sur le plan statistique. Chaque fois, nous avons additionné les valeurs pour les variables dont il nous apparaissait qu'elles se rapportaient à un même concept, puis nous avons divisé la somme par le nombre de variables qui étaient prises en considération, ce qui ramenait toujours les scores à une échelle

<sup>1</sup> Dans notre questionnaire, toutes ces échelles ont 6 valeurs. Elles sont toutes associées à des énoncés. Elles répondent à diverses logiques : celle, par exemple, de l'assentiment où « 1 » équivaut à « pas du tout d'accord » et « 6 », à « tout à fait d'accord »; celle de la fréquence où « 1 » correspond à « jamais » et « 6 », à « très souvent »; celle de la qualité où « 1 » veut dire « mauvaise » et « 6 », « excellente »; et celle de l'aisance où « 1 » signifie « très facile » et « 6 », « très difficile ». Dans chaque cas, la personne qui a répondu au questionnaire encercle la valeur qui indique son opinion relativement à une proposition.

qui oscille entre 1 et 6. Ci-dessous, nous présentons les quatre ensembles thématiques ainsi que leurs concepts, créés à partir des indicateurs qui ont permis de les construire.

### *Vie au travail*

Pour ce qui est de la vie au travail, nous avons développé quatre concepts : autonomie au travail, stress au travail, satisfaction face au travail et conditions de travail. Chacun de ces concepts, comme le montre le tableau 1, est informé par un certain nombre d'indicateurs.

**Tableau 1. Indicateurs qui sont associés aux concepts pour la vie au travail**

Concept	Indicateur
Autonomie au travail	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Dans mon travail, je dois faire preuve de créativité.</li> <li>2. J'ai la liberté de décider comment je fais mon travail.</li> <li>3. Mon travail me permet de prendre des décisions de façon autonome.</li> <li>4. Au travail, j'ai la possibilité de faire plusieurs choses différentes.</li> <li>5. J'ai passablement d'influence sur la façon dont les choses se passent dans mon milieu de travail.</li> <li>6. Au travail, j'ai la possibilité de développer mes habiletés personnelles.</li> </ol>
Stress au travail	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Mon travail m'oblige à me concentrer intensément pendant de longues périodes.</li> <li>2. Mon emploi exige que je travaille fort.</li> <li>3. Mon travail exige d'aller vite.</li> </ol>
Satisfaction face au travail	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. On ne me demande pas de faire une quantité excessive de travail.</li> <li>2. J'ai suffisamment de temps pour faire mon travail.</li> <li>3. Je ne reçois pas de demandes contradictoires.</li> </ol>
Conditions de travail	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. J'exerce un travail répétitif avec les mains et les bras.</li> <li>2. Dans mon travail, il y a du bruit intense.</li> </ol>

### *Vie familiale*

Dans le cas de la vie familiale, deux concepts nous sont apparus : l'influence du travail sur l'organisation familiale et la satisfaction à l'égard de la vie familiale. Le tableau 2 montre les variables qui sont associées à chacun d'eux.

**Tableau 2. Indicateurs qui sont associés aux concepts pour la vie familiale**

Concept	Indicateur
Influence du travail sur l'organisation familiale	1. J'ai le sentiment que les impératifs du travail nuisent à ma vie familiale.
	2. Le travail m'oblige à négliger les tâches ménagères.
	3. Le travail m'oblige à négliger la gestion et l'organisation de la maison.
Satisfaction à l'égard de la vie familiale	1. Je m'adonne fréquemment à des loisirs avec ma famille.
	2. Je suis normalement satisfait de la manière dont se déroule la vie familiale.

Nous n'avons pas réduit ni fusionné l'information sur la santé psychique, car il nous a semblé important de tenir compte de tous les indicateurs dont nous disposions (voir Tableau 5).

## DESCRIPTION DES RÉSULTATS

### *Différences mitigées entre les hommes et les femmes*

Pour faire écho au questionnement de départ, il importe de se demander s'il existe des différences entre les hommes et les femmes.

### *Vie au travail*

On peut d'abord se poser la question en ce qui a trait aux concepts



relatifs à la vie au travail. L'analyse révèle aussitôt (voir Tableau 3)<sup>2</sup> que les hommes et les femmes perçoivent leur travail de façon très semblable. Il n'y a pas de différence entre eux pour ce qui est du stress et de la satisfaction. La moyenne pour le stress se situe légèrement au dessus de 4, ce qui signifie que, dans l'ensemble, le travail est quelque peu stressant, sans l'être exagérément. Les mesures de tendance centrale pour la satisfaction se situent entre 3,61 et 3,70, ce qui révèle que la satisfaction est bien relative. Par contre, les moyennes ne sont pas considérées comme égales pour l'autonomie et pour les conditions de travail. Pour l'autonomie, la valeur est un peu plus élevée chez les hommes, mais la différence n'est que de 0,20 (4,56 – 4,36). Pour les conditions, il semble qu'elles soient moins favorables aux hommes qu'aux femmes; l'écart un peu plus prononcé (0,57, soit 3,70 – 3,13), mais on n'a pas affaire à un écart très important.

**Tableau 3. Différence de moyennes pour les concepts relatifs à la vie au travail selon le sexe**

(1 = pas du tout d'accord ; 6 = tout à fait d'accord) ou (1 = jamais ; 6 = très souvent)

Concept	Sexe	t		D	p < 0,05	
		Féminin	Masculin			
Influence du travail sur l'organisation familiale	M	4,36	4,56	-2,65	743	oui
	s	1,06	1,01			
Satisfaction à l'égard de la vie familiale	M	4,13	4,16	-0,38	765	non
	s	1,06	1,08			
Satisfaction face au travail	M	3,61	3,70	-1,05	717,6	non
	s	1,17	1,04			
Conditions de travail	M	3,13	3,70	-8,28	768	oui
	s	0,92	0,93			

<sup>2</sup> Les tableaux 3 à 5 présentent les indicateurs du concept, la moyenne obtenue (M), l'écart-type entre les sexes (s), la valeur de t, le degré de liberté (D) et indique si la différence est statistiquement significative ou non (p < 0,05) relativement à une proposition.

### *Vie familiale*

On peut ensuite déplacer la question vers la vie familiale. De nouveau, on remarque une similitude des positions (voir Tableau 4). Dans le cas de la satisfaction, l'inégalité des moyennes doit être attribuée au hasard. Dans le cas du rapport entre le travail et l'organisation familiale, la différence peut être extrapolée à la population : on peut voir que les femmes ont, davantage que les hommes, le sentiment que le travail a un impact négatif sur leur vie familiale. Mais cette différence entre les sexes est malgré tout très faible (0,24, soit 2,93 - 2,69), ce qui nous porte à conclure que les hommes et les femmes estiment, dans l'ensemble, que le travail n'interfère pas trop sur la vie familiale et que leur vie familiale est assez satisfaisante.

**Tableau 4. Différence de moyennes pour les concepts relatifs à la vie familiale selon le sexe**

(1 = pas du tout d'accord ; 6 = tout à fait d'accord)

Concept	Sexe	Sexe		t	D	p <
		Féminin	Masculin			
Influence du travail sur l'organisation familiale	M	2,93	2,69	2,37	759	oui
	s	1,42	1,31			
Satisfaction à l'égard de la vie familiale	M	4,17	4,06	1,13	762	non
	s	1,21	1,29			

### *Les comportements*

On peut aussi faire porter la question sur les comportements, qui, en principe, sont favorables ou non à la santé. On trouve alors que les hommes sont plus nombreux que les femmes à consommer des boissons alcoolisées<sup>3</sup> et qu'ils en boivent plus

<sup>3</sup>  $\chi^2_{\text{correcté}} = 16,89$ ;  $p < 0,001$ . Les personnes qui participent à l'enquête répondent par oui ou par non à la question suivante : « Consommez-vous de la bière, du vin, des liqueurs fortes ou d'autres boissons alcoolisées? (N.B. : la bière 0,5 % n'est pas considérée comme de l'alcool.) »

couramment qu'elles<sup>4</sup>, qu'ils mangent plus de repas congelés<sup>5</sup> comme ils mangent plus souvent au restaurant, à la cafétéria ou au casse-croûte<sup>6</sup>. On constate aussi qu'ils ne sont pas plus nombreux que les femmes à fumer<sup>7</sup> et que, s'ils en ont l'habitude, ils ne consomment pas plus de cigarettes que les femmes chaque semaine<sup>8</sup>; on note enfin qu'ils s'adonnent aussi souvent que les femmes à des activités physiques<sup>9</sup>. Là où leurs moyennes ou leurs proportions ne sont pas égales à celles des femmes, faut-il le souligner, jamais les chiffres ne permettent d'établir un comportement radicalement

<sup>4</sup>  $U_{\text{Mann-Whitney}} = 39040,0$ ;  $z = -7,07$ ;  $p < 0,001$ . Les personnes qui participent à l'enquête répondent à la question suivante : « Au cours des douze derniers mois, quelle a été la fréquence de votre consommation de boissons alcoolisées ? » L'échelle est la suivante : chaque jour (1), environ 4 à 6 fois par semaine (2), environ 2 à 3 fois par semaine (3), une fois par semaine (4), une ou deux fois par mois (5) et moins d'une fois par mois (6).

<sup>5</sup>  $t_{(307)} = -3,07$ ;  $p < 0,01$ . Les personnes qui participent à l'enquête répondent à la question suivante : « En pensant aux trois repas quotidiens usuels, au cours des sept derniers jours, avez-vous mangé : un repas acheté congelé ? » Elles répondent alors par oui ou par non. Si elles répondent oui, elles doivent fournir une réponse à la question « Combien de fois ? »

<sup>6</sup>  $t_{(315,7)} = -3,35$ ;  $p < 0,01$ . Les personnes qui participent à l'enquête répondent à la question suivante : « En pensant aux trois repas quotidiens usuels, au cours des sept derniers jours, avez-vous mangé : un repas au restaurant, à la cafétéria ou au casse-croûte, excluant les repas apportés de la maison ? » Elles répondent alors par oui ou par non. Si elles répondent oui, elles doivent fournir une réponse à la question « Combien de fois ? »

<sup>7</sup>  $\chi^2_{\text{corrigé}} = 1,68$ ;  $p = 0,20$ . Les personnes qui participent à l'enquête répondent par oui ou par non à la question suivante : « Fumez-vous la cigarette ? »

<sup>8</sup>  $t_{(141)} = -1,51$ ;  $p = 0,13$ . Les personnes qui ont répondu affirmativement à la question « Fumez-vous la cigarette ? » répondent à la question suivante : « Combien, approximativement, fumez-vous de cigarettes par semaine ? »

<sup>9</sup>  $U_{\text{Mann-Whitney}} = 64708,5$ ;  $z = -1,82$ ;  $p = 0,07$ . Les personnes qui participent à l'enquête répondent à la question suivante : « Combien de fois, d'une façon générale, avez-vous pratiqué des activités physiques d'au moins dix minutes par séance, dans vos temps libres, au cours des trois derniers mois ? » L'échelle est la suivante : jamais (1), environ 1 fois par mois (2), environ 2 à 3 fois par mois (3), environ 1 fois par semaine (4), environ 2 fois par semaine (5), environ 3 fois par semaine (6) et 4 fois ou plus par semaine (7).

spécifique à un sexe ; au plus, on observe des tendances légèrement plus marquées chez un sexe.

### *Vie psychique*

Si l'on se tourne vers les 10 indicateurs de la santé psychique (voir Tableau 5), on découvre que, pour 4 d'entre eux, les moyennes des hommes et des femmes doivent être considérées comme égales entre elles : au cours des 6 semaines qui ont précédé l'enquête, les hommes ne se sont pas fâchés plus que les femmes pour des choses sans importance, ils ne se sont pas sentis plus facilement contrariés ou irrités, ils ne se sont pas sentis plus négatifs envers les autres, ils ne se sont pas davantage qu'elles laissés emporter contre quelqu'un ou quelque chose.

Les 6 autres indicateurs, toutefois, présentent des scores plus élevés chez les femmes : au cours des 6 semaines antérieures à la collecte de données, plus souvent que les hommes, elles se sont senties désespérées en pensant à l'avenir, elles se sont senties seules, découragées, tendues ou sous pression, ennuyées ou peu intéressées par les choses, elles ont éprouvé des peurs ou des craintes. On peut donc constater que c'est dans leur rapport au monde davantage qu'en fonction de leurs comportements que les femmes se démarquent des hommes.

Il faut ici s'empresser de signaler que, même si la moyenne est chaque fois plus élevée chez les femmes, d'une part, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, ces moyennes n'atteignent que rarement la valeur de trois, ce qui signifie que les événements ou les sentiments ne sont pas à ce point communs et que, d'autre part, la soustraction entre le score des femmes et celui des hommes ne dépasse jamais 0,45, ce qui révèle que, même si l'inégalité n'est pas attribuable au hasard, elle ne marque pas pour autant des attitudes totalement dissemblables entre les sexes.

**Tableau 5. Différence de moyennes pour les énoncés relatifs à la santé psychique selon le sexe**

(1 = jamais; 6 = très souvent)

Concept	Sexe	Sexe		t	D	p < 0,05
		Féminin	Masculin			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e désespéré-e en pensant à l'avenir.	M	2,67	2,34	3,01	695,3	oui
	s	1,52	1,43			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e seul-e.	M	2,53	2,10	3,84	694,7	oui
	s	1,54	1,45			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e découragé-e.	M	2,91	2,46	4,10	745	oui
	s	1,50	1,45			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e tendu-e ou sous pression.	M	3,65	3,24	3,62	743	oui
	s	1,50	1,53			
Au cours des six dernières semaines, je me suis laissé-e emporter contre quelqu'un ou quelque chose.	M	2,48	2,53	- 0,47	614,2	non
	s	1,31	1,47			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e ennuyé-e ou peu intéressé-e par les choses.	M	2,59	2,37	2,19	747	oui
	s	1,40	1,36			
Au cours des six dernières semaines, j'ai ressenti des peurs ou des craintes.	M	2,64	2,18	4,41	711,2	oui
	s	1,50	1,34			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e négatif-ve envers les autres.	M	2,68	2,61	0,68	633,6	non
	s	1,33	1,45			
Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e facilement contrarié-e ou irrité-e.	M	2,96	2,84	1,16	748	non
	s	1,40	1,45			
Au cours des six dernières semaines, je me suis fâché-e pour des choses sans importance.	M	2,80	2,60	1,91	749	non
	s	1,38	1,49			

### Des corrélations peu définies

Pour donner suite au questionnement de départ, une nouvelle fois, il faut maintenant se demander si les vécus sont aussi consistants que le laisse entendre une sociologie pour laquelle l'acteur social vit dans un monde cohérent où, par exemple, les joies familiales ont pour corollaire le plaisir dans le travail. Nous avons établi des corrélations entre les variables pour chaque concept afin de le vérifier.

Sur le plan du travail lui-même, une telle philosophie ne trouve même pas confirmation (voir Tableau 6). On ne peut pas affirmer, par exemple, que plus la personne effectue son travail de façon autonome, moins elle éprouve de stress : la corrélation est, au contraire, positive, mais elle est faible. On peut dire que plus le travail est autonome, plus il procure de satisfaction, mais la corrélation est très faible. On peut encore déclarer que le stress lié au travail empêche la satisfaction, mais la corrélation est encore faible.

**Tableau 6. Corrélation entre les concepts reliés à la vie au travail**

	Stress au travail	Satisfaction face au travail	Conditions de travail
Autonomie au travail	0,24**	0,10**	0,11**
Stress au travail		- 0,22	0,05**
Contentement au travail			- 0,03

\*  $p < 0,05$   
 \*\*  $p < 0,01$

Si on tente d'établir des associations entre les concepts relatifs au travail et ceux qui se rapportent à la vie familiale, les observations vont dans le même sens (voir Tableau 7). Si on estime que son travail est autonome, cela n'a aucune incidence sur le fait qu'on considère que le travail a une influence négative ou positive sur l'organisation familiale; cela n'a qu'une influence marginale sur la satisfaction relative à la vie familiale. Le stress lié au travail influe sur la manière dont on perçoit le rapport entre le travail et l'organisation familiale, mais faiblement; il n'a aucun effet sur la

satisfaction que peut procurer la vie de famille. Moins on est content de son travail, plus on croit que ce travail a une incidence négative sur la gestion de la vie familiale, mais la corrélation n'est que de 0,30; cette satisfaction associée au travail, toutefois, n'est pas corrélée à la satisfaction liée à la vie familiale : il s'agit ici de deux champs indépendants. Enfin, les conditions de travail n'agissent pas vraiment sur la manière dont on conçoit le rapport entre le travail et l'organisation de la vie familiale ou dont on se satisfait de la vie familiale.

**Tableau 7. Corrélation entre les concepts relatifs à la vie au travail et les concepts relatifs à la vie familiale**

	Influence négative du travail sur l'organisation familiale	Satisfaction à l'égard de la vie familiale
Autonomie au travail	0,06	0,19**
Stress au travail	0,25**	- 0,04
Contentement au travail	- 0,30**	0,14
Conditions de travail	- 0,08*	0,01
* p < 0,05		
** p < 0,01		

On note même une certaine indépendance entre les indicateurs de la santé psychique (voir Tableau 8). Certes, les corrélations sont positives. On constate que plus la personne s'est sentie désespérée, alors plus elle s'est aussi sentie découragée, tendue, ennuyée, négative envers les autres, irritée; plus elle s'est laissée emporter contre quelqu'un ou quelque chose, plus elle a éprouvé de craintes, plus elle s'est fâchée. Et ainsi de suite. Ces corrélations sont positives et peu discutables, certes, mais elles sont quand même modérées; la plupart d'entre elles se situent aux environs de 0,50 (elles sont même supérieures si elles renvoient à des énoncés sémantiquement comparables). Cela signifie que les variables sont effectivement associées les unes aux autres, mais qu'elles n'en ont pas moins une relative autonomie les unes par rapport aux autres. Irritation n'est pas synonyme de découragement, ou de tension, ou d'emportement...





### Incidence de certaines variables

La question se pose alors de savoir si les concepts relatifs à la vie familiale ou à la vie au travail de même que le sexe ont quelque incidence sur les indicateurs de la santé psychique. Pour le vérifier, nous avons proposé tous ces déterminants potentiels à chacun des indicateurs et demandé à une analyse de régression multiple (par tâtonnement, à l'entrée et à la sortie) de repérer tous ceux qui avaient quelque influence significative (voir Tableau 9). Une première observation saute aux yeux : la variance expliquée par les variables qui sont retenues ne dépasse jamais 13 % ; elle est normalement inférieure à 6 %. C'est donc dire que ces déterminants de principe ont peu d'effet sur la santé psychique. De deux à quatre déterminants sont retenus chaque fois. La variable sexe n'intervient que quatre fois : s'être senti-e seul-e, s'être senti-e découragé-e, s'être senti-e tendu-e et avoir éprouvé des craintes ; l'influence va dans le sens de ce qui a déjà été noté : il est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes d'avoir connu ces états d'âme. Dans les autres cas, la variable sexe est expulsée par les autres facteurs. L'autonomie au travail se manifeste pas moins de 9 fois sur 10. La corrélation est toujours négative : plus il y a d'autonomie au travail, moins il y a de risque d'avoir vécu des comportements troublants. Ces corrélations, si l'on veut, vont à l'encontre de notre hypothèse, mais il faut en noter la faiblesse, et donc elles rappellent également l'autonomie des champs de la vie sociale.

**Tableau 9. Analyse de régression multiple par sélection des variables dont l'influence s'est avérée significative sur les variables relatives à la santé psychique.**

Les variables indépendantes qui sont testées sont le sexe et celles qui sont relatives au travail (La sélection est faite par entrée et sortie en alternance, méthode *Stepwise* dans le logiciel SPSS)

Variables indépendantes retenues par ordre d'apparition dans l'équation finale	Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e désespéré-e en pensant à l'avenir	Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e seul-e	Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e découragé-e	Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e tendu-e ou sous pression	
Conditions de travail ( $\beta = -0,12$ ) Autonomie au travail ( $\beta = -0,15$ ) Stress au travail ( $\beta = 0,12$ )	$R^2 = 0,04$ $F = 10,60$ $p < 0,001$				
Sexe ( $\beta = 0,14$ ) Stress au travail ( $\beta = 0,14$ ) Autonomie au travail ( $\beta = -0,12$ ) Contentement au travail ( $\beta = 0,09$ )		$R^2 = 0,05$ $F = 8,28$ $p < 0,001$			
Sexe ( $\beta = 0,15$ ) Stress au travail ( $\beta = 0,14$ ) Autonomie au travail ( $\beta = -0,12$ )			$R^2 = 0,05$ $F = 11,76$ $p < 0,001$		
Stress au travail ( $\beta = 0,26$ ) Contentement au travail ( $\beta = -0,15$ ) Sexe ( $\beta = 0,13$ )				$R^2 = 0,13$ $F = 32,67$ $p < 0,001$	
Stress au travail ( $\beta = 0,15$ ) Autonomie au travail ( $\beta = -0,09$ )					
Autonomie au travail ( $\beta = -0,12$ ) Conditions de travail ( $\beta = -0,09$ )					
Sexe ( $\beta = 0,16$ ) Stress au travail ( $\beta = 0,13$ ) Autonomie au travail ( $\beta = -0,11$ )					
Autonomie au travail ( $\beta = -0,16$ ) Stress au travail ( $\beta = 0,11$ )					
Stress au travail ( $\beta = 0,21$ ) Autonomie au travail ( $\beta = -0,17$ )					
Autonomie au travail ( $\beta = -0,14$ ) Stress au travail ( $\beta = 0,13$ )					

<p>Au cours des six dernières semaines, je me suis laissé-e emporter contre quelqu'un ou quelque chose</p>	<p>Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e ennuyé-e ou peu intéressé-e par les choses</p>	<p>Au cours des six dernières semaines, j'ai ressenti des peurs ou des craintes</p>	<p>Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e négatif-ve envers les autres</p>	<p>Au cours des six dernières semaines, je me suis senti-e facilement contrarié-e ou irrité-e</p>	<p>Au cours des six dernières semaines, je me suis fâché-e pour des choses sans importance</p>
<p><math>R^2 = 0,03</math> <math>F = 8,78</math> <math>p &lt; 0,001</math></p>	<p><math>R^2 = 0,03</math> <math>F = 8,94</math> <math>p &lt; 0,001</math></p>	<p><math>R^2 = 0,05</math> <math>F = 11,67</math> <math>p &lt; 0,001</math></p>	<p><math>R^2 = 0,03</math> <math>F = 9,94</math> <math>p &lt; 0,001</math></p>	<p><math>R^2 = 0,06</math> <math>F = 20,74</math> <math>p &lt; 0,001</math></p>	<p><math>R^2 = 0,03</math> <math>F = 9,89</math> <math>p &lt; 0,001</math></p>

## INTERPRÉTATION

L'individu cohérent, unique, dont l'identité est la même partout, dans tous les contextes, est une illusion contre laquelle la sociologie doit aujourd'hui se battre. Comment ne pas faire autrement alors que notre monde est de plus en plus complexe, comme l'a démontré plusieurs fois Edgar Morin (1999). La pensée sociologique ne peut, compte tenu de la complexité de notre monde, donner raison à cette conception de l'individu toujours identique à lui-même. Ce n'est pas l'objet de ce texte de montrer que cette conception de l'individu s'explique elle-même historiquement et sociologiquement (Laflamme, 1995), mais on peut soutenir sans risque de se tromper que la sociologie s'est justement construite sur cette vision cohérente de l'individu pareil à lui-même d'une relation à l'autre et d'un contexte à l'autre (voir les travaux de Bourdieu, 1979, de Parsons, 1973 ou de Boudon, 1979, par exemple).

Comment sortir de ce piège du réductionnisme? Edgar Morin (1999) a suggéré de s'ouvrir à la pensée complexe. Aussi séduisante que soit cette idée, son projet demeure empiriquement faible — quoique épistémologiquement valable —, car on ne sait jamais comment le traduire en devis de recherche. Autrement dit, il demeure un discours sur les choses, mais jamais un travail de terrain. Il faut peut-être se tourner vers la pensée systémique. Elle a l'avantage de nous aider à voir la réalité sous l'angle des relations, mais son caractère téléologique (la réalité tend vers un but ; les parties visent un but commun) l'empêche de dépasser l'idée de stabilité et de cohérence des parties. Pour éviter le piège, on peut se tourner vers la théorie postmoderne. Mais l'individu postmoderne — il ne connaît pas de frontière, il n'a plus d'attache, il est volatil, nomade — est une illusion. Cette vision fragmentée de l'individu doit, à nos yeux, être aussi écartée.

Dans un livre fort intéressant, Bernard Lahire (1998) définit l'individu d'aujourd'hui comme un « homme pluriel », un humain qui ne vit pas toujours à l'intérieur d'un seul et unique univers socialisateur. Hypersocialisé, déterminé par les relations passées, présentes, l'humain est le produit d'une hétérogénéité d'expériences qui ne sont pas forcément toujours compatibles. Cette situation ne

va pas sans problème si des dispositions viennent à se contredire dans l'action, mais l'acteur social peut aussi s'en apercevoir par lui-même à la condition que les apprentissages auxquels il est soumis s'activent dans les contextes et les relations.

Pour donner une assise empirique à l'idée de l'individu multiple, il faut explorer en même temps plusieurs champs de pratiques. Le principe méthodologique est donc de ne jamais isoler un facteur, mais de traiter des ensembles de pratiques et de discours pour en dégager une logique interactionnelle plus ou moins élaborée et conséquente. Le discours des femmes et des hommes sur différents aspects de leur vie nous montre qu'il est souvent réducteur de ramener la réalité sociale à un paramètre isolé (comme l'autonomie au travail). Nous l'avons vu dans ce texte, il n'est pas aisé de séparer les femmes et les hommes en fonction de certaines pratiques.

## CONCLUSION

Cette recherche avait pour but de contribuer à ce mouvement qui, dans les sciences sociales, invite à la suspicion devant les modèles selon lesquels les comportements s'expliquent par la seule évocation d'un facteur théorique de discrimination et où l'individu apparaît à ce point intégré qu'il suffit d'obtenir une information sur l'un des aspects de la vie en société pour en déduire les informations sur les autres dimensions de sa vie. Pour mettre en doute de telles positions, nous avons choisi d'examiner l'influence du sexe sur le rapport au travail et à la famille, sur les comportements dont il est entendu qu'ils sont ou non bénéfiques à la santé et sur divers indicateurs de la santé psychique. Toutes ces analyses ont révélé que les opinions des hommes et des femmes aussi bien que leurs comportements sont souvent comparables et que, là où il y a des variations inféribles à la population, les écarts ne sont jamais bien grands entre les uns et les autres.

Nous avons aussi examiné les rapports entre les divers champs d'activité de la vie sociale et entre ces champs et les indicateurs de la santé psychique. Ces analyses ont fait état d'une autonomie relative de la vie à l'intérieur de ces champs : le stress au travail n'a

pas pour corollaire l'insatisfaction quant au métier que l'on exerce et, plus encore, la satisfaction au travail ne correspond pas au bien-être familial. Dans le même esprit, la difficulté des conditions de travail et l'insatisfaction à l'égard de la vie familiale ne riment pas forcément avec colère, esseulement, découragement, tension, désintérêt... Et cela est aussi vrai pour les hommes que pour les femmes. Ainsi, non seulement les champs de l'activité humaine témoignent-ils de quelque indépendance mais, en plus, cette relative autonomie transcende un facteur aussi théoriquement déterminant que le sexe.

On pourra nous reprocher que les indicateurs que nous avons utilisés manquent de sensibilité. On pourrait, en effet, penser que des instruments plus sensibles eussent davantage permis d'établir des distinctions entre les hommes et les femmes pour ce qui est des comportements relatifs à la santé ou pour ce qui a trait à la santé psychologique. Il est donc souhaitable de reprendre cette étude dans cet esprit afin de maximiser les efforts de différenciation selon le sexe comme le veut, par ailleurs, la tradition sociologique.

Nous croyons toutefois que notre recherche aura permis d'attirer l'attention sur le fait que ces différences, même si elles devaient être plus nombreuses ou plus grandes que celles que nous avons observées, ne révéleraient pas une nette distinction des hommes et des femmes; nous croyons aussi qu'elle aura servi à attirer l'attention non seulement sur la similitude, à maints égards, des actions et des opinions des hommes et des femmes, mais également sur l'indépendance relative des domaines à l'intérieur desquels et les hommes et les femmes évoluent. Et il nous semble peu probable que des travaux ultérieurs, empiriquement fondés, fassent la preuve que, à l'échelle de grandes populations, on puisse démontrer que la corrélation est grande entre les divers mondes au sein desquels intervient un acteur social, qu'il soit homme ou femme.

Les hommes comme les femmes évoluent dans divers champs de la vie en société. Ils et elles évoluent malgré tout dans une société qui, en même temps qu'elle les différencie, les rend semblables. Ce caractère à la fois pluriel et singulier de la vie en société fait en sorte qu'une même personne peut vivre différemment dans divers

champs et que les difficultés reliées au vécu dans l'un de ces champs ne se répercutent pas nécessairement dans un autre et ne fragilisent pas forcément la santé physique ou psychique, et cela, qu'on soit homme ou femme. En fait, cette recherche révèle, pour ce qui est de la comparaison entre les hommes et les femmes, que l'indépendance relative des champs de la vie en société est aussi manifeste chez les hommes que chez les femmes.

## RÉFÉRENCES

- BAGAOU, Rachid (1999), *Culture d'entreprise et compromis patronal syndical*, Paris, Série monographique en sciences humaines.
- BOLTANSKI, L. et E. CHAPELLO (1991), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BORZEIX, A. et D. LINHART (1988), «La participation : un clair-obscur», *Sociologie du travail*, vol. XXX, p. 37-58.
- BOUDON, Raymond (1979), *La logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*, Paris, Hachette Littérature.
- BOURBONNAIS, R., C. BRISSON, G. DION et M. VÉZINA (1995), «Autonomie décisionnelle au travail» dans Carmen Bellerose, Claudette Lavallée, Lucie Chénard et Madeleine Levasseur (dir.), *Santé Québec. Et la santé, ça va en 1992-1993?*, rapport de l'Enquête sociale et de santé 1992-1993, Québec, Gouvernement du Québec, Santé Québec, p. 153-164.
- BOURDIEU, Pierre (1979), *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- CHATZIS, K. (1999), «De l'autonomie par l'indépendance à l'autonomie dans l'interaction», dans K. Chatzis, C. Mounier, P. Veltz et Ph. Zarifian (dir.), *L'autonomie dans les organisations. Quoi de neuf?*, Paris, L'Harmattan, p. 27-37.
- CLOT, Y. (1995), *Le travail sans l'homme. Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*, Paris, La Découverte.
- FRAISSE, Geneviève (1998), «L'homme générique et le sexe reproducteur», dans *Les femmes et leur histoire*, Paris, Folio, p. 200-222.
- KNIEBIEHLER, Y. et C. FOUQUET, (1983), *La femme et les médecins*, Paris, Hachette.
- LAFLAMME, Simon (1995), *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. «Logique sociale».
- LAHIRE, Bernard (1998), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- MEDA, D. (1998), *Le travail. Une valeur en voie de disparition*, Paris, Champs-Flammarion.
- MORIN, Edgar (1999), *L'intelligence de la complexité*, Paris, Seuil.
- PERRILLEUX, T. (2001), *La tension de la flexibilité*, Paris, Desclée De Brouwer.
- PARSONS, Talcott (1973), *Le système des sociétés modernes*, Paris, Dunod.
- SENNETT, R. (2000), *Le travail sans qualités. Conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, Éditions Albin Michel.